



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LE DOMAINE AUX SECRETS

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

*Voici demain
Le Mystère de la Maison
aux Trois Ormes
Dans mon obscurité
L'Homme du Grand Hôtel
Qu'à jamais j'oublie
Un autre jour
Dernier été pour Lisa*

VALENTIN MUSSO

LE DOMAINE AUX SECRETS

Roman



Citation à la page 7 :
Joseph Kessel, *La Passante du Sans-Souci*,
© Éditions Gallimard.

© Éditions Julliard, 2026.
© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0914-9

À VUE D'ŒIL
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr

Les fantômes ont plus de pouvoir
parfois que les êtres vivants.

Joseph Kessel,
La Passante du Sans-Souci

PROLOGUE

Tu te souviens ? Il faisait si beau le jour où on l'a portée en terre. Un ciel sans nuage, tendu au-dessus de nos têtes comme une toile. Pas de cérémonie à l'église, elle n'en voulait pas. Elle se méfiait de la religion, des rituels en général, des mots convenus qu'on pourrait dire sur elle.

Je n'ai pas pleuré. Toi non plus.

Les larmes, on les avait épuisées bien avant, dans le couloir de l'hôpital, quand la maladie grignotait ses forces, ses gestes, sa voix. Elle s'effaçait peu à peu, sans se plaindre. Une disparition implacable.

Après l'enterrement, tu n'as pas voulu me laisser seul. J'ai insisté pour que tu

repartes chez toi. Tu as ta vie, ton mari, tes enfants. Je ne comptais pas t'imposer ma compagnie : celle d'un vieil homme de quatre-vingts ans, de plus en plus dépassé par son temps, qui ressassait plus qu'il ne parle.

J'ai tourné dans l'appartement silencieux. Ouvert des tiroirs. Retrouvé les vieux carnets à spirale qu'elle remplissait de sa petite écriture penchée. Elle écrivait presque tous les jours, tu sais. Surtout les derniers mois, après qu'on lui eut diagnostiqué ce cancer qui ne devait lui laisser aucune chance.

Tu m'appelais chaque soir au téléphone – sur mon fixe, bien sûr, car je ne réponds presque jamais sur mon portable. Je sentais dans ta voix la fatigue de la journée, les soucis du quotidien, que tu camouflais comme tu le pouvais. Tu ne voulais pas m'inquiéter.

Puis sont arrivées les vacances d'été.

Toi qui aimes tant voyager, t'évader à l'autre bout du monde, tu as tenu à venir passer quelques jours ici début juillet. Je n'ai pas cherché à t'en dissuader, même si j'ai pensé que tu agissais par devoir – poussée par une sorte de culpabilité.

Nous marchions souvent l'après-midi dans le parc municipal, restions assis sur le même banc près de la mare aux canards. Parfois, entre deux silences, tu posais quelques questions. Sur elle. Sur nous. Sur le couple que nous avons formé, elle et moi.

C'est venu comme ça, par petites touches. Tu savais si peu de choses sur ce qu'avait été notre vie autrefois. Je répondais par bribes, un peu à côté. Rien qui puisse m'exposer.

Pourtant, je ne cessais de songer à 1982, l'année de mon retour à la Vénérerie. Et aux drames qui s'y étaient déroulés deux décennies plus tôt. Mais avais-je

jamais cessé d'y revenir, d'une manière ou d'une autre, au cours de toutes ces années ?

Le dernier jour, juste avant ton départ, alors que tu te levais du banc, je t'ai demandé de te rasseoir. Tu n'as pas semblé surprise. Au fond, tu attendais comme moi ce moment. Celui où j'allais enfin te parler de ma vie, autrement qu'à travers quelques anecdotes banales. Peut-être étais-tu venue pour ça.

Je t'ai tendu une photo fanée qui ne figure dans aucun des albums que tu as pu feuilleter. Une rivière. Un bassin. Trois adolescents. Tu l'as regardée longuement sans rien dire, sans rien demander.

Puis, la voix tremblante, j'ai commencé à me confier. Et je ne me suis plus arrêté.

Je t'ai parlé d'un été.

D'un domaine aujourd'hui disparu.

D'une époque oubliée.

Et de deux sœurs qui ont bouleversé
ma vie et fait de moi l'homme que je
suis.

PREMIÈRE PARTIE

1

Automne 1982

J'ai quitté Paris à l'aube, sans avoir dormi. Toute la nuit, je suis resté allongé sur le canapé à repenser au coup de téléphone que j'avais reçu dans l'après-midi. « Son état s'est aggravé. Je crois que tu devrais venir. Il voudrait te revoir. »

Je n'ai pas immédiatement reconnu la voix de Jeanne. Je dis « Jeanne », mais je crois n'avoir jamais osé m'adresser à elle par son prénom. Malgré le temps qui a passé, je continue de l'appeler Madame Mallet. Sa pudeur naturelle, sa façon de demeurer en retrait, même dans les moments d'intimité, m'ont tou-

jours empêché de me montrer familier en sa présence.

Il voudrait te revoir...

Je me répète ces mots tandis que je roule sur l'autoroute en direction de Lyon, en y ajoutant ceux qu'elle n'a pas cru utile de prononcer : « une dernière fois ». Je mentirais en disant que son appel a fait surgir des souvenirs enfouis, car je n'ai rien oublié des instants de bonheur et de chagrin que j'ai vécus à la Vénèrie.

Quand je songe à M. Mallet – Henri, car lui tenait à ce que je l'appelle par son prénom, malgré les réticences de ma mère –, je le revois installé derrière son bureau, dans cette pièce aménagée au rez-de-chaussée de la tourelle.

« Assieds-toi », me disait-il sans lever les yeux de ses papiers. Il terminait de griffonner quelques mots. Je regardais les rides de concentration sur son front,

sa main agile courant sur le papier ; j'écoutais le tic-tac de la pendule qui brisait le silence feutré du bureau. Je demeurais immobile dans mon fauteuil, intimidé mais heureux, jusqu'à ce qu'il retire ses lunettes et pose sur moi ses yeux bleus. « Alors, Adrien, comment vas-tu aujourd'hui ? »

Après avoir dépassé Auxerre, je m'arrête sur une aire de repos pour prendre de l'essence, un café et fumer une cigarette. Je regarde les gens aller et venir. J'essaie de déceler leurs manies, d'imaginer leurs vies. Cette curiosité m'habitait déjà quand j'étais enfant, et elle s'est révélée un atout précieux dans mon métier de journaliste.

Je commence à ressentir dans mes membres et dans ma tête les effets de ma nuit blanche. Je ne sais pas encore où je dormirai ce soir. Ma mère aura probablement préparé ma chambre, mais

je ne suis pas sûr de vouloir loger au domaine. J'irai sans doute à l'auberge du village. Je préfère être seul.

D'une cabine téléphonique, j'appelle le journal. Mon rédacteur en chef n'est pas encore arrivé, mais j'informe l'accueil que je serai absent quelques jours en raison d'une urgence familiale. Inutile d'entrer dans les détails. J'ai tant de jours de congé en retard que je n'ai pas à me justifier.

Quand je reprends la voiture, j'allume la radio. Une station diffuse une chanson en vogue – un type tapant sur des bambous dans son île. Je tente de ne penser à rien, de me concentrer uniquement sur les bandes blanches qui défilent.

Mais mon passé ne veut pas me lâcher. En fait, je crois qu'il ne me laissera jamais en paix.